

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nous connaissons-nous trop bien?
Deux numéros de revues littéraires américaines consacrés à la littérature du Québec : *Yale French Studies* et *L'Esprit créateur*

Pierre-Louis Vaillancourt

Number 35, Fall 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39759ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, P.-L. (1984). Nous connaissons-nous trop bien? Deux numéros de revues littéraires américaines consacrés à la littérature du Québec : *Yale French Studies* et *L'Esprit créateur*. *Lettres québécoises*, (35), 80–81.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

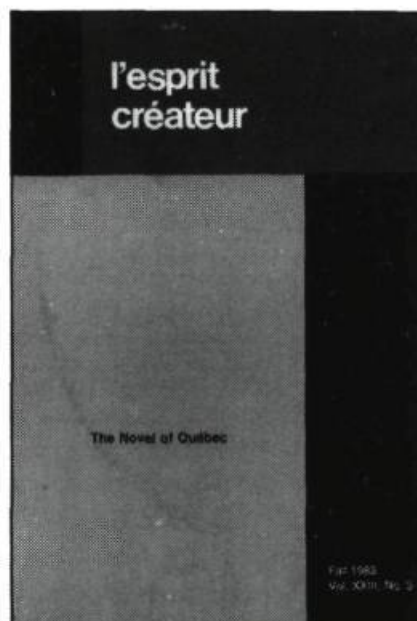
Nous connaissons-nous trop bien?

Deux numéros de revues littéraires américaines consacrés à la littérature du Québec: *Yale French Studies* et *L'Esprit créateur*.

Si l'on vous demandait de composer la table des matières d'une revue étrangère qui se propose de présenter la littérature québécoise, ou seulement le roman, à ses lecteurs, que suggèriez-vous? Sans doute un article pour montrer l'évolution subie des origines à nos jours: avant et après 1900, de 1900 à la Révolution tranquille, de celle-ci au P.Q., du P.Q. à...??? Puis un article sur les rapports du roman à la société; sans doute un autre sur le langage. Et pour bien montrer que nous sommes entrés dans l'ère moderne: un article bien ancré dans la théorie critique, sur la focalisation interne ou le carré sémiotique, par exemple; un autre sur les nouvelles préoccupations post-nationalistes: l'écologisme et le féminisme. Pour couronner le tout, quelques présentations de nos auteurs majeurs: l'inévitable papesse Anne Hébert, les non moins incontournables Hubert Aquin et Michel Tremblay, l'insaisissable mais génial Réjean Ducharme. Afin de ne pas oublier que l'avenir se joue au présent, quelques jeunes espoirs: Louis Caron ou Yves Beauchemin, Nicole Brossard, Nicole Brossard et Nicole Brossard.

Est-il trop prévisible, ce tableau? Non pas, et pour vous en convaincre, allez consulter le numéro d'automne 1983 (vol. XXIII, no 3) de la revue *L'Esprit créateur* (publiée en Louisiane) et consacré à *The Novel of Québec*. Vous y trouverez substantiellement le programme esquissé ci-dessus. Est-ce dire qu'il n'y a que ça à dire de cette littérature, ou plutôt d'abord ça? Pour vérifier ces hypothèses, nous pouvons consulter une autre revue, *Yale French Studies*, qui a récemment, elle aussi, consacré tout un numéro à la littérature d'ici, intitulé *The Language of Difference. Writing in Québec(ois)* (numéro 65, 1983), dans lequel on trouve précisément des articles sur Anne Hébert, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, Michel Tremblay, une étude du joul, une autre du féminisme. Mais à côté de ces valeurs sûres (surannées?), quelques indices d'originalité, comme le choix de Gérard Bessette pour une section consacrée à un auteur représentatif, mais surtout un ton et un encadrement qui donnent une direction et un lié bien précis à l'ensemble.

Les deux entreprises ne peuvent cependant se jauger à la même aune. *L'Esprit créateur* a ouvert en quelque sorte ses pages, qui sont au nombre de cent, à des contributions portant uniquement sur le roman, d'où l'aspect quadrillage traditionnel du



terrain. *Yale French Studies* consacre à cette littérature un numéro trois fois plus gros (300 pages), qui prend l'allure d'un vade-mecum à l'usage du public américain. Ainsi tous les articles sont en anglais ayant été traduits ou rédigés dans cette langue. Les textes sont suivis d'une chronologie des principaux événements historiques et littéraires, et d'un guide bibliographique établi par John Hare. L'entreprise est également héritière d'une vision très articulée de la problématique de cette littérature que possède le promoteur de ce projet, Ralph Sarkonak, lequel a manifestement réussi à imposer cohérence et progression aux multiples contributions.

L'Esprit créateur partage de très loin, et avec moins de succès, cette visée totalisante. Comme il se doit, cependant, le numéro commence par un résumé fait par Gilles Dorion de l'évolution de nos lettres, du roman national ou du pays au roman nationaliste, donc toujours politique. Une critique savante d'Agnès Whitfield interroge les transformations des rapports entre narrateurs et lecteurs depuis 1960, le passage du IL au JE. Et Madeleine Ducrocq-Poirier brosse un tableau des thèmes féministes en l'honneur depuis la même période

(1960). André Belleau livre la plus remarquable étude du recueil sur l'interaction des codes sociaux et littéraires. Quand aux auteurs étudiés dans des articles séparés, ce sont Anne Hébert, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, Yves Beauchemin et Madeleine Gagnon.

Dans tous ces textes, la dimension politique reste omniprésente. La littérature semble tenir un discours univoque à multiples échos, dont le modèle sous-jacent est oedipien, quand surgit la sempiternelle figure du père fouettard politique: Mgr Bourget, Duplessis, Trudeau, que les littérateurs s'évertuent à liquider. Cette configuration engluée les oeuvres, de *la Fille du brigand* jusqu'au *Matou*, et seuls les lecteurs étrangers ont la chance de n'avoir pas à identifier les figures allégoriques, de Ratablavsky en Trudeau.

L'excellent article d'André Belleau illustre la seconde omniprésence, celle de la question langagière. Le choix des auteurs confirme cette préoccupation: Réjean Ducharme et Anne Hébert assurant à leur façon une évasion esthétisante à ce problème, ce qui constitue une raison non négligeable de leur succès, y compris dans la critique, heureuse de pouvoir rédiger une analyse des noms propres chez Ducharme. Que dire d'Hubert Aquin, auquel on consacre trois articles. Non sans raison si l'on s'en tient au dilemme écrivain/langage/société qui semble la marque de commerce de la littérature québécoise. Car nul mieux que lui ne plonge dans ces eaux troubles d'identité/altérité, du JE-TU-IL/ELLE, de l'écrivain en charge d'un peuple. Mais il faudra bien un jour ébranler ce mythe du bon écrivain, de *Prochain épisode* comme chef-d'oeuvre. André Belleau semblait pourvu de la pénétration suffisante pour dénouer ces fils, car il relève bien la dichotomie installée dans nos lettres de l'écrivain idéal-écrivain réel, mais il ne touche pas la (triste, il faut le reconnaître) figure du fils châtré, c'est-à-dire réduit «au silence» par un Père fouettard.

Cette ambiguïté du statut d'écrivain au Québec se retrouve non seulement à l'intérieur des oeuvres mais aussi dans l'institution littéraire. La preuve éloquentes en est fournie par les choix d'Yves Beauchemin et de Madeleine Gagnon comme illustrateurs de la modernité. Madeleine Gagnon ou Nicole Brossard, c'est blanc bonnet, bonnet blanc; deux

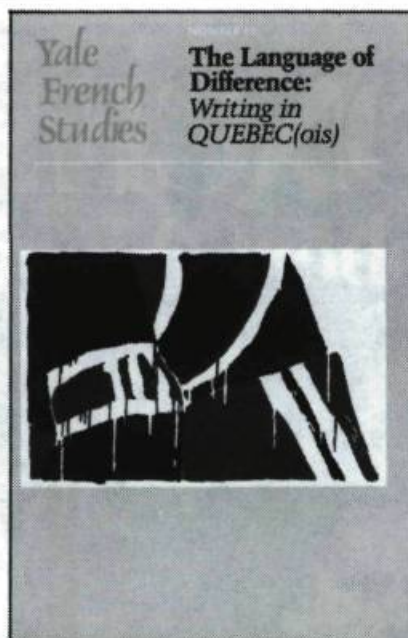
déeses de chapelles dont l'oeuvre est imposée par le personnage-écrivain, à l'instar d'Hubert Aquin.

Malgré leurs différences, une chose réunit cet écrivain populaire (Beauchemin) et cette écrivaine hermétique (Gagnon), c'est la reconnaissance en France; le premier pour avoir connu un succès de librairie, la seconde pour être la seule auteure québécoise citée dans une anthologie française féministe récente, nous précise avec fierté l'auteure de l'analyse. La recherche de consécration en France, par voie institutionnelle ou commerciale, reste un trait constant de nos arts et lettres.

On mesure mieux, aux limites ou lacunes de ce numéro, l'ampleur et la rigueur des perspectives tracées par *Yale French Studies*. La politique est inévitablement aussi massive, mais sans rémanence oedipienne. Le langage est également abordé, mais dans sa facette non esthétisante, le joul. En contre-poids, néanmoins, pour rappeler qu'il s'agit aussi de littérature, l'auteur représentatif sera Gérard Bessette, le moins politique et le moins argotique des écrivains.

Puisqu'il faut à tout prix parler de politique, on appréciera la sympathie déclarée, profonde et compréhensive, du responsable Ralph Sarkonak, qui manifeste sans détour son attachement pour la cause du Québec et qui brosse un tableau historique presque militant. Si le matériel n'est pas nouveau pour les Québécois de souche, la perspective de sa présentation le sera sans doute pour de nombreux Américains, qui sont conviés à reconnaître nos efforts et nos failles, à comprendre les causes de nos piétinements, à partager nos espoirs et à se réjouir de nos modestes victoires comme peuple, nation, ethnie. Le mérite est grand, malgré les apparences, d'exposer le sens et la résonance du mot Québécois, de plaider en sa faveur et de bien souligner la différence entre littérature québécoise et littérature du Québec. Il n'est pas mince non plus d'entrer dans le concept de différence, pour Sarkonak, par une fine analyse de la lithographie de Serge Lemoine qui apparaît sur la couverture. Et de souligner la nécessité d'un accent aigu à cette différence, que le Québec a vécu et vit encore souvent sur le mode de l'aliénation. La seconde partie de l'article de Sarkonak peut alors s'enrober de connivence, car les textes colligés forment la défense et l'illustration des motifs liminaires. La plupart des contributions, et particulièrement celles de Guy Lafèche et de Pierre Nepveu, sont bien accordées à la vision initiale, ce qui permet au lecteur profane d'avoir une perception à la fois globale et nuancée du phénomène littéraire québécois.

Deux études abordent les problèmes de la langue, l'une déjà connue de Lise Gauvin sur le joul, l'autre indirectement par l'exemple de Ducharme. Lise Gauvin fait le récit des passions soulevées par le joul plutôt qu'une étude personnelle du phénomène, qui appartient autant à l'ordre de l'imaginaire qu'à celui de la langue. Quand Renée Leduc-Park aborde *L'Hiver de force* de Réjean Ducharme, elle montre bien les conflits linguistiques, et autres, engendrés par les interférences culturelles et les pressions économiques auxquelles sont soumis les protagonistes, mais la réponse ludique faite par Ducharme à ce noeud gordien révèle une attitude qui dépasse largement la dimension du roman et dont l'auteur de l'article tient peu compte. Après le triste joul, le joyeux sabir, après la dépression, la démission. Le parti pris ironique de Ducharme dissi-



mule souvent ce qui mine et désagrège la collectivité de l'intérieur comme de l'extérieur. R. Leduc-Park ne voit que jouissance là où il y a dépossession.

Certains articles sont réunis dans le numéro sous le thème de l'intertextualité. Ce qui permet à Michel Van Schendel de faire une éclairante comparaison entre le *Refus global* de 1948 et la *Rupture inaugurale* parue à la même époque en France, et de cerner les concepts d'histoire, de nécessité et de création présents dans les deux textes, sans négliger la place singulière du *Refus* dans l'évolution de la société. Laurent Mailhot aborde de son côté l'essai en utilisant *Vadeboncoeur*, sélection logique selon l'orientation du numéro. Puis il passe aux *Inflexions de voix* de Thomas Pavel, sans réussir à nous convaincre de la pertinence de ce choix. Une absence étonnante: celle du *Canadien français* et son double de Jean Bouthillette, oeuvre si capitale pour l'imaginaire social de la différence, et que R. Sarkonak n'avait pas oublié de citer.

Lorsque Pierre Nepveu aborde à son tour les relations entre la poésie et le roman, ce n'est pas à partir d'une perspective limitée à quelques auteurs, mais à l'aide de multiples textes, qui donnent force et précision à sa théorie sur le passage de la poésie au roman, sur la présence remarquable de la narrativité dans la *poésie du pays* et sa souhaitable mais problématique disparition dans le roman, émergeant précisément à l'époque du *nouveau roman*. La relation difficile à la narration est illustrée en conclusion par les exemples de Nicole Brossard et Victor-Lévy Beaulieu.

Dans une autre section, Guy Lafèche n'a besoin que d'un seul roman, *Trente arpents*, pour secouer les notions de distinction et de différence. Très fidèle à l'esprit du numéro, il n'hésite pas à exposer les relations de la littérature à la politique. L'examen de la narration dans le roman, selon les méthodes devenues canoniques d'analyse, témoigne de la structure très traditionnelle du récit, ce qui prouve que la place éminente occupée par ce texte de nos lettres relève d'une détermination extérieure, d'une volonté de faire passer pour autre ce

qui est identique. L'article de G. Lafèche arrive à point nommé pour rappeler ce qu'ont d'universel, malgré un environnement singulier, les expériences et les aventures vécues dans les récits québécois.

De la même façon, Mary Jean Green pose le problème de l'autobiographie au féminin en accordant une attention soutenue aux caractéristiques dégagées par les critiques américaine et française, notamment l'importance de la relation à autrui, la valeur accrue de l'expérience privée par rapport à l'intérêt aux expériences publiques dans l'autobiographie masculine, les aspects fragmentés et discontinus des textes écrits par des femmes. Puis elle ose avec bonheur utiliser les *Manuscrits de Pauline Archange* comme texte modèle de l'autobiographie féminine québécoise. Cette étude lui permet d'exposer l'homologie des voies féminines et nationales, dans leur difficulté à transcender le statut périphérique pour rejoindre le centre.

M.J. Green a raison de souligner l'homologie entre le féminisme et la situation collective québécoise. Dans les deux cas, l'aliénation se vit, me semble-t-il, au sens étymologique de l'étrangeté à soi-même sous le regard d'autrui. Dans les deux cas, sortir de l'aliénation, c'est sortir de l'image de soi imposée par l'autre, où les différences sont regardées comme des insuffisances. Dans les deux cas, le décentrement vis-à-vis de l'Histoire amène à raconter des histoires d'ordre privé en apparence, mais dont la résonance et la répercussion s'imprègnent rapidement de politique, dès lors que les événements vécus quotidiennement prennent la marque de l'extraordinaire, tant il est de plus grande conséquence pour la société de briser un carcan imaginaire personnel que de poser au sommet des actes prétendus historiques mais dénués d'intérêt au point de vue essentiel de l'évolution des consciences. La relation de la femme à l'homme reproduit donc les modèles connus de la relation du Québécois à l'Anglais, à l'Américain, au Français.

Des articles sur Michel Tremblay, sur Hubert Aquin et le roman politique, sur le passage du *roman de la terre* au roman urbain à caractéristiques carnavalesques, renforcent la démonstration. D'autres plus faibles, ou moins liés à la thématique, élargissent néanmoins les champs d'intérêt. La section consacrée à Gérard Bessette comprend deux solides critiques et un extrait fort bien choisi du *Semestre*, où se trouvent illustrés les aspects composites de l'expérience linguistique et sociale québécoise, et dont on ne sait plus trop s'ils sont monstrueux ou fertiles, s'ils tracent les voies de l'avenir ou s'il ne relèvent pas d'un nouveau messianisme, généré par le manque toujours fondamental de contours géographiques définitifs.

Un numéro en somme très réussi, et bien venu, qui s'avèrera utile même au Québec. Aussi serait-il heureux, puisque la plupart des textes ont une version française, qu'il soit publié en volume, en français. Pour (encore) mieux se connaître. □

Pierre-Louis Vaillancourt.